

Morale et éthique nous apparaissent comme deux principes non seulement incompatibles mais bien irréductiblement *ennemis* : l'essence de l'éthique tragique est de fuir la honte morale, comme l'essence de la morale anti-tragique et de fuir la dureté tragique. Il résulte de ces considérations une conséquence de première importance concernant l'éducation : la purification éthique suppose une *condamnation absolue* des systèmes d'éducation prônés par de nombreuses tendances actuelles et qui, en l'occurrence, n'auront jamais été aussi profondément *rousseauistes*. Tout le mal, en cette matière, a commencé avec *l'Émile*, dont l'influence n'a cessé de faire sentir ses conséquences de plus en plus fâcheuses sur les mœurs contemporaines : c'est là, à n'en pas douter, qu'on découvrira la source certaine des errements pédagogiques qui nous valent l'extraordinaire décadence éthique qu'on appelle aux États-Unis et en Union soviétique du nom ironique de « civilisation ». Tout le système éducateur de Rousseau repose sur une méconnaissance, fondamentale chez lui, de l'idée de *responsabilité*, rendue possible par une fuite éperdue devant la seule vertu qui prépare à cette responsabilité : la dureté, l'apprentissage de la *difficulté**. Interrogeons la quasi-totalité des tendances pédagogiques qui sévissent aujourd'hui : toujours nous trouverons le souci d'*épargner* l'enfant, de lui supprimer les difficultés dont on sent qu'il ne pourrait les résoudre sans passer par une révélation tragique - écarter le spectre tragique, voilà bien le but secret des pédagogies qui espèrent dans leur délire parvenir à faire oublier une condition humaine qu'elles ne peuvent cependant voiler qu'*artificiellement*. Cet *artifice* se sent toujours : et ainsi s'explique l'inévitable *échec* de ce rêve anti-tragique qui n'obtiendra jamais les résultats qu'il espère tout en perdant définitivement les valeurs qu'il a sacrifiées à cet espoir blasphématoire : l'homme se rappellera toujours le tragique qu'on a cherché à lui faire oublier, mais il ne se souviendra plus des vertus éthiques qu'on a systématiquement tuées en lui et qui seules lui permettraient de supporter vaillamment l'épreuve tragique. Il en résulte que l'issue inévitable de tels systèmes d'éducation est de présenter l'homme entièrement *désarmé* face à un ennemi dont l'oubli n'a jamais pu triompher. Fuyez le Tragique, il reviendra toujours : mais alors il vous dévorera sans que vous puissiez lui résister.

La dureté, qui n'a pas de valeur comme fin en soi mais seulement comme moyen, prend une valeur éminemment *éducative* : elle rend capable d'assumer le monde, de le comprendre, d'en accepter le tragique parce que celui-ci se révèle à *la taille* de l'homme, elle permet de s'attendre aux multiples catastrophes qu'on sait devoir y rencontrer. Elle prépare l'homme à la responsabilité en lui faisant appréhender entièrement la signification d'une telle responsabilité - et l'on ne peut que rester rêveur devant le succès de méthodes éducatives nées de Rousseau et développées principalement par la torpeur morale, presque animalière, du protestantisme américain : écarter systématiquement tout ce qui peut heurter l'esprit et rompre la bonne harmonie du cerveau moral, ne pas laisser la moindre porte entrouverte au doute, *rassurer* dès le berceau en abrutissant le jeune animal avec des réponses toutes prêtes, « toutes simples et faciles », à des problèmes qu'il pourrait avoir à résoudre mais qu'il n'a pas encore eu le loisir de se poser et que, partant, il est sûr désormais de ne jamais pouvoir résoudre - tant il est vrai qu'un problème qui n'a pas heurté la conscience personnelle n'a aucune chance d'inciter cette conscience à lui donner une véritable réponse. On évitera de *rebuter* l'enfant en quoi que ce soit, on lui rendra la besogne la plus aisée en lui en simplifiant jusqu'aux extrêmes limites du possible, on l'accoutumera à une vie toujours merveilleusement facile, et, en admettant qu'une saine réaction ne conduise pas l'infortunée victime d'une aussi malencontreuse sollicitude à égorger père et mère vers l'âge de six ou sept ans, comme cela s'est vu aux États-Unis et se reverra plus encore, lorsqu'on déclarera qu'il est « bien élevé », cela voudra dire que toutes les difficultés que l'éducation a précisément pour tâche d'apprendre à surmonter ont été artificiellement *abaissées* jusqu'au niveau de l'imbécillité innocente : il y a là une curieuse erreur de perspective.

Ces réactions qualifiées de « monstrueuses » par les adultes effarés d'une telle conduite sont intéressantes à plus d'un point : en égorgeant père et mère, le jeune Américain accomplit le seul acte *sain et libérateur* qu'il lui soit possible d'accomplir. Cet acte atroce traduit, à notre sens, l'extraordinaire *mauvaise conscience* qui attend inévitablement celui qui a été élevé dans une facilité artificielle - l'enfant-roi. Le désespoir, l'ennui, le dégoût de vivre, la mort de l'envie et la perte du sens de la vie sont le lot certain d'une éducation qui prépare l'homme, non pas à des conflits, mais à une *harmonie désastreuse pour l'équilibre humain* : avons-nous assez répété que l'homme n'était pas fait pour le bonheur, ne pouvait pas vivre sans Tragique, qu'une dissonance, qu'une tension lui étaient aussi indispensables que l'air qu'il respire - parce que cette *dissonance* lui révèle sa dimension *éthique* qui restera toujours l'*unique secret de sa joie*. Sans valeur éthique, l'homme *meurt* - l'origine des suicides, avons-nous déjà écrit, n'est pas à chercher dans un déséquilibre, mais bien dans un *équilibre* mortel entre l'homme et le monde. Privés de dureté, nous sommes en train de *mourir de bonheur* : tel est le mal profond qui mène notre vieille civilisation à sa perte. Cet enfant qui égorge ses parents à l'âge de sept ans est *mort de bonheur* : on a oublié de lui apprendre l'unique source de vie, la valeur éthique. Ce monstre d'horreur vaut infiniment plus que toute la « bonne volonté » des parents qui l'ont élevé et qui voient leur tendresse méconnue d'une façon extraordinairement tragique : s'ils pouvaient encore vivre, ils ne comprendraient pas ! Ils resteraient stupides d'étonnement et de douleur : qui nous expliquera ce mystère ? Pourraient-ils entendre les véritables reproches que leur enfant serait en droit de leur adresser s'il pouvait « parler » et comprendre, s'il n'avait pas été anéanti par cette éducation qui a fait de lui un criminel inconscient : Misérables imbéciles, s'écrierait-il, pourquoi avez-vous voulu me faire vivre dans le *bonheur* ? Pourquoi m'avez-vous abandonné à la *honte* ? Pourquoi m'avez-vous privé de mon seul sujet de joie, pourquoi m'avez-vous fermé à mon rôle et à ma grandeur éthique ? Pourquoi n'avez-vous pas cru que j'étais capable d'affronter la tragédie ? « Nous avons voulu, mon enfant, te faire plaisir. »

On connaît cette réponse ancestrale, la réponse de la bonté et de la morale, la réponse qui est en train d'ensevelir notre humanité sous les décombres d'une grandeur perdue, nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas : nous étions *bons*. Rousseau, Rousseau - n'est-ce pas lui qui le premier proféra cette horrible excuse qui à ses yeux légitimait tout ? N'est-ce pas lui qui recommanda aux hommes d'être « tendres » ? Saura-t-il jamais l'immensité du *désastre* qu'il provoqua ? Il est le responsable de tout ce bonheur, c'est lui qui a égorgé ces parents imbéciles en leur faisant croire à sa fausse monnaie, c'est lui qui le premier a appris aux hommes à oublier leur responsabilité enivrante et à vivre dans un confort affectif qui les a affaiblis sans espoir de renouveau : il a touché l'Occident à *mort*. Le jour où les brutes étrangères achèveront de détruire une civilisation qui s'était déjà suicidée elle-même, c'est lui qu'il faudra d'abord incriminer, c'est lui qui leur a appris la *faiblesse*, c'est lui qui a réussi à leur faire oublier la *honte* qui leur était attachée.

Nos vertus éthiques commencent lorsque nous nous rebellons contre cette faiblesse, lorsque nous prenons conscience de cette honte qui nous saisit, lorsque nous nous vautrons dans les prétendues vertus morales : alors une seule attitude s'impose - sacrifier nos besoins affectifs, mais retrouver notre innocence première devant la tragédie. Alors l'homme devient *dur* vis-à-vis de lui-même : alors il est *purifié*. Les vertus éthiques *accusent* les vexations tragiques devant la mort, devant la solitude, devant la bassesse, mais *récusent* en même temps la mauvaise conscience dans laquelle nous nous trouvons plongés en n'acceptant pas cette vexation. Les vertus éthiques *voient* la solitude, le mépris, la mort, en ressentent une honte tragique fondamentale mais ne cessent de *tenir en respect* cette honte qui ne peut parvenir à les submerger - elles entretiennent un dialogue avec la honte inhérente à la condition tragique de l'homme. On comprend la signification de ce « dialogue » : celui-ci maintient une *résistance* éternelle de la part de la fierté humaine - vienne celle-ci à s'endormir, il n'y a plus de conflit parce qu'il n'y a plus de

résistance, il n'y a plus deux ennemis en présence, il n'y a plus qu'un *accord* : il n'y a plus de *dialogue*.

* Les constantes réformes établies depuis des décennies par l'Éducation nationale en France semblent aller en ce sens aujourd'hui. Qu'il suffise de rappeler que l'enseignement des langues « mortes » (grec, latin) a presque disparu en raison, précisément, de leur « difficulté ». Il en va de même de ce qu'on appelle aujourd'hui la « culture », qui se doit d'être « à la portée de tous », sinon franchement annulée.